

Tamquam exul, ignotus et neglectus : deux Italiens en terres étrangères. L'exemple de Pierre Martyr d'Anghiera et de Théodore Guaineri

di Estela BONNAFFOUX*

DOI 10.26337/2532-7623/BONNAFFOUX

Riassunto: Quando nel 1488 Pietro Martire d'Anghiera (1457-1526) scrive al suo amico Teodoro Guaineri (1449 ca. 1509), entrambi hanno lasciato il loro paese, l'Italia, per raggiungere una corte straniera - il primo come cappellano dei monarchi cattolici della penisola iberica, il secondo come medico personale di re Carlo VIII. La corrispondenza tra i due umanisti è conservata soltanto nelle quattro lettere di Pietro Martire d'Anghiera che forniscono alcuni spunti di riflessione sulle rappresentazioni dell'esilio, nonché sui sovrani dei paesi che li hanno ospitati.

Abstract: When in 1488 Peter Martyr d'Anghiera (1457-1526) wrote his friend Théodore Guaineri (1449-ca. 1509), they both had left their country, Italy, to join foreign courts – the first as chaplain of the catholic monarchs of Spain, the second as personal physician of King Charles VIII. The correspondence between the two humanists only has been preserved in four letters from Peter Martyr d'Anghiera, which explore the representations of exile while also portraying the rulers of their adopted countries.

Keywords: Théodore Guaineri, Peter Martyr d'Anghiera, letters

* PhD student at the Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Tours). Her main research focuses on the life and work of Antonio Guaineri (ca. 1390-1458) and his son Théodore (1449-ca. 1509), both court physicians.
estela.bonnaffoux@etu.univ-tours.fr.

Sommario: Introduction – L'exil, un acte fondateur – « Mets de l'esprit » contre « trompeuses caresses de la fortune » – Portraits de souverains en filigrane – Conclusion – Annexes – Sources – Bibliographie

Saggio ricevuto in data 13 aprile 2017. Versione definitiva ricevuta in data 13 giugno 2017.

Introduction

« Fréquente donc tes Français, moi je suivrai mes Espagnols » : lorsqu'en 1488 l'historien Pierre Martyr d'Anghiera¹ écrit à son ami Théodore Guaineri², tous deux ont volontairement quitté leur pays natal, l'Italie. Originaires de régions voisines, l'un né dans la petite ville piémontaise d'Arona, l'autre à Pavie, en Lombardie, les deux humanistes furent amenés, au cours des années 1480, à fréquenter les mêmes cercles savants à Rome. C'est là,

¹ Sur Pierre Martyr d'Anghiera (1457-1526), voir notamment H. MARIÉJOL, *Pierre Martyr d'Anghera, sa vie et ses œuvres. Un lettré italien à la cour d'Espagne (1488-1526)*, Paris, Hachette, 1887 ; R. ALMAGIÀ, *Anghiera, Pietro Martire d'*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, III, 1961, disponible en ligne à l'adresse suivante : <[http://www.treccani.it/enciclopedia/pietro-martire-d-anghiera_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/pietro-martire-d-anghiera_(Dizionario-Biografico)/)> (consulté le 05-06-2017) et B. GAUVIN, *Pierre Martyr d'Anghiera, un esprit libre*, in *L'Italie et la France dans l'Europe latine du XIV^e au XVII^e siècle*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2007, pp. 175-192.

² Fils du médecin Antonio Guaineri (ca.1390-1458), qui fut au service du duc de Savoie Amédée VIII dans les années 1420, Théodore Guaineri (1449-ca.1509) ou, comme on le désigne plus volontiers, « Théodore de Pavie », fut médecin de Charles VIII puis de Louis XII. La Bibliothèque du Parc Ronsard de Vendôme conserve encore aujourd'hui sa bibliothèque personnelle, dont une partie lui fut léguée par son père. Sur Théodore Guaineri, voir G.G. BONINO, *Biografia medica piemontese*, I, Turin, Tipografia Bianco, 1824 pp. 78-83 ; E. WICKERSHEIMER, *Dictionnaire Biographique des médecins en France*, Paris, Champion, 1979, Tome II, pp. 748-749 ; M. NICOUD, *Le prince et les médecins. Pensée et pratiques médicales à Milan (1402-1476)*, Rome, École Française de Rome, 2014, notamment pp. 104-105 et Dossier n° 6, pp. 573-580.

qu'attachés au service des cardinaux Giovanni Arcimboldo et Ascanio Sforza, ils nouèrent des liens d'amitié. Leurs chemins se séparèrent en 1487, lorsque Pierre Martyr d'Anghiera suivit l'ambassadeur des souverains hispaniques, le comte de Tendilla, de retour dans son pays. Introduit à la cour des « rois très catholiques », Ferdinand II d'Aragon et son épouse Isabelle de Castille, il y débuta une carrière de chapelain, tandis que Théodore Guaineri devint médecin et conseiller du roi de France, Charles VIII. De l'échange entre les deux humanistes, ne subsistent à ce jour que quatre lettres³ écrites par Pierre Martyr d'Anghiera, et qui furent publiées à titre posthume⁴. Bien que succincte et tronquée, puisque l'on ne dispose pas, à ce jour, des réponses de Théodore Guaineri, cette matière épistolaire n'en demeure pas moins précieuse. Si l'*Opus epistolarum* de Pierre Martyr d'Anghiera fit l'objet d'une traduction intégrale en langue castillane⁵, seules les lettres relatives à la découverte du Nouveau Monde furent traduites en français⁶. Échangée pour l'essentiel avant le voyage de Christophe Colomb, la correspondance avec Théodore Guaineri ne comporte certes pas l'attrait exotique des descriptions du *De orbe novo*. Toutefois, l'éclairage qu'elle jette sur l'exil de ces deux Italiens et sur la façon dont ils

³ Il s'agit des lettres III, XXI, XXVIII et CXLI. Voir notre traduction en annexe de cet article.

⁴ Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis*, Compluti, in aedibus Michaelis de Eguia, 1530. Dans le cadre de cette étude, je m'appuierai sur la seconde édition : *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis*, Amsterdam, Elsevier, 1670.

⁵ J. LÓPEZ DE TORO, *Espistolario. Documentos inéditos para la historia de España*, 4 vol., Madrid, Góngora, 1953-1957. Les lettres à Théodore Guaineri se trouvent dans le premier tome (Lettre III, pp. 6-7 ; Lettre XXI, pp. 28-29 ; Lettre XXVIII, pp. 36-37 et Lettre CXLI pp. 258-259).

⁶ *De orbe novo : les huit décades de Pierre Martyr d'Anghiera*, traduit du latin par P. GAFFAREL Paris, E. Leroux, 1907, et plus récemment, *De orbe novo decades. Les décades du nouveau monde de Pierre Martyr d'Anghiera*, texte établi et traduit par B. GAUVIN, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

conçurent cet événement est digne de retenir notre attention. Empreintes de ce « mélange de spontanéité et de littérature qui caractérise les correspondances humanistes »⁷, les lettres de Pierre Martyr d'Anghiera exploitent les thématiques traditionnellement associées à l'exil depuis les *Tristes* d'Ovide. Elles évoquent la mélancolie de l'exilé privé de sa patrie ; les images littéraires et poétiques qui s'y trouvent développées sont cependant détournées. Partir de chez soi ne sonne pas comme un déracinement : c'est au contraire un acte fondateur, en ce qu'il révèle l'exilé à lui-même. En accordant une place non négligeable à son interlocuteur, dont il cite amplement les propos, Pierre Martyr d'Anghiera instaure en outre une forme de rivalité. Le médecin de Pavie semble avoir particulièrement insisté sur sa position privilégiée auprès du roi de France, ce qui lui vaut d'être raillé pour son ambition : Pierre Martyr d'Anghiera l'invite en effet à poursuivre « les richesses françaises avec [son] Galien et [son] Hippocrate »⁸. Ces lettres sont enfin à replacer dans le contexte plus large des guerres d'Italie : les portraits des dirigeants émergent alors derrière la querelle amicale, dévoilant la magnificence écrasante des souverains hispaniques, face à un roi de France peu valorisé.

L'exil, un acte fondateur

En abordant dans ses lettres le thème de l'exil, Pierre Martyr d'Anghiera s'inscrit de fait dans une tradition littéraire remontant à l'Antiquité. Les premières lignes de la lettre III laissent supposer un tel héritage :

Tu t'étonnes, Théodore, "pas à la légère" (ce sont tes mots), que j'aie abandonné ainsi mécènes, amis, frères, proches, enfin la patrie même, pour trouver refuge en des rivages aux confins du monde, auprès des juments qui conçoivent grâce

⁷ *L'art de la lettre humaniste*, F. WILD (ed.), Paris, Champion, 2004, p. 26.

⁸ Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre III, p. 2.

au vent. Ici, comme un exilé, inconnu, méprisé peut-être, je passerais ma vie privé de l'exercice des lettres, loin de tout commerce avec les savants⁹.

Topos de la littérature d'exil, le regret de ce que l'on a perdu et laissé derrière soi est organisé en une gradation dont le point culminant, la patrie (« patriam denique ipsam »), vient se heurter à la terre étrangère (« ad extrema mundi littora »). L'évocation de ces « rivages aux confins du monde » n'est pas sans rappeler la situation d'Ovide, « malade aux extrémités d'un monde inconnu »¹⁰. Pierre Martyr d'Anghiera confirme encore cette impression en reprenant la métaphore de la maladie ; l'exil est un *morbus* dont souffre tout émigré : « Tu endures la même maladie », écrit-il à Théodore. Cette phrase fait certes référence à un dicton, dont Antoine Oudin offre la définition suivante : « Nous sommes atteints d'un mesme Mal, ou d'une mesme Maladie : *touchez d'une mesme incommodité. Item, d'une mesme humeur* »¹¹ ; mais la maladie est surtout l'une des métaphores classiques de l'exil. Dans un article paru en 1991, Lionello Sozzi dressait ainsi une liste des termes fréquemment employés par les auteurs antiques pour décrire cette réalité douloureuse. « Inopia », « egestas » et « morbus » sont les plus récurrents¹² ; et le fait que Pierre Martyr d'Anghiera choisisse précisément ce mot n'est sans doute pas sans rapport avec la profession exercée par Théodore Guaineri. La description du pays d'accueil est complétée par une citation éminemment littéraire, celles des juments fécondées par le vent. Réminiscence des

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ « Aeger in extremis ignoti partibus orbis », OVIDE, *Tristes*, III, 3, 3, texte établi et traduit par J. ANDRÉ, Paris, Les Belles Lettres, 1968, p. 68.

¹¹ A. OUDIN, *Curiosités françoises, pour servir de complément aux dictionnaires*, Rouen, Antoine de Sommerville, 1656, p. 467.

¹² L. SOZZI, *Privazione e promessa : l'esilio in alcuni testi antichi e cristiani*, dans G. ULYSSE (ed.), *L'exil et l'exclusion dans la culture italienne : actes du colloque franco-italien, Aix-en-Provence, 19-20-21 octobre 1989*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1991, pp. 3-11, en particulier p. 3.

Géorgiques de Virgile¹³, ce phénomène extraordinaire, « incroyable mais vrai », est aussi attesté par Varron : « en Lusitanie, près de l'Océan, dans la région où se trouve la ville d'Olisipo, il y a sur le mont Tagrus des juments qui conçoivent à un certain moment par l'effet du vent »¹⁴. Cette allusion érudite n'échappe pas aux deux humanistes partageant une même culture classique. Elle contribue en outre à envelopper de mystère le sol castillan et à le rendre davantage énigmatique pour celui qui le découvre. Dans ce pays qui ne l'intègre pas et le rejette comme « inconnu » (« ignotus »), l'exilé fait l'expérience de la solitude, autre mal affectant ceux qui partent de chez eux. Il délaisse peu à peu ses activités intellectuelles en s'enfermant dans une vie dénuée de contacts savants. Dès lors, la perte matérielle et affective se double d'une rupture avec le monde des lettres.

Pierre Martyr d'Anghiera semble connaître un sort semblable à celui d'Ovide déplorant l'altération de ses facultés poétiques¹⁵. « Privé de l'exercice des lettres » (« litteraria exercitacione expertem »), le chapelain se tient en retrait, « loin de tout commerce avec les savants » (« procul ab omni eruditorum commercio »). Mais ces paroles, dont la seconde phrase est répétée à l'identique dans les lettres III et XXI, ne sont pas celles de l'auteur de l'*Opus epistolarum*. En réalité, les images mettant en scène la mélancolie de l'exilé se retrouvent essentiellement dans la bouche de Théodore Guaineri : c'est lui qui énonce les *topoi*, et non Pierre Martyr d'Anghiera. Ce dernier ne les cite que pour s'en moquer et

¹³ VIRGILE, *Géorgiques*, texte bilingue présenté par C.-M. CLUNY, Paris, Éd. de la Différence, 2007, III, v. 275, pp. 202-203.

¹⁴ « In futura res incredibilis est in Hispania, sed est vera, quod in Lusitania ad oceanum, in ea regione ubi est oppidum Olisipo, monte Tagro quaedam e vento concipiunt certo tempore equae » (VARRON, *Économie rurale*, texte établi et traduit par J. HEURGON, Paris, Les Belles Lettres, 1978, II, 1, 19, p. 20).

¹⁵ « Verba mihi desunt », OVIDE, *Pontiques*, texte établi et traduit par J. ANDRÉ, Paris, Les Belles Lettres, 1977, III, VII, p. 107.

démontrer l'erreur de son ami : les adverbes « comme » (« tanquam ») et « peut-être » (« forte »), ainsi que le conditionnel « je passerais » (« acturus sim ») sont autant d'indices au lecteur sur le caractère fictif de la description faite par Théodore Guaineri. En déconstruisant de telles suppositions, Pierre Martyr d'Anghiera prend également le contre-pied de l'exil ovidien. Il dépasse donc la simple convocation de cet illustre modèle et refuse de s'enfermer dans un cadre topique pour relater l'expérience de l'exil. La mélancolie et le regret de la nation perdue sont mis à distance, et le natif d'Arona « s'efforce de chasser de [son] esprit la nostalgie de la patrie »¹⁶. D'autres lettres développent davantage cette idée, notamment celles qui s'adressent à la reine Isabelle de Castille :

Voilà donc, suprême reine, quel est mon sentiment vous concernant, sans flatterie de ma part [...]. Je confesse que je suis tant attaché à votre serein visage, que je n'éprouve plus aucune nostalgie de ma patrie, l'Italie, et qu'il m'est impossible de bouger un seul pied d'ici. Grâce à l'évêque d'Avila, en votre nom, suprême reine, je me suis vu offrir une rétribution, nouveau lien [...]¹⁷.

Quelques pages plus loin, la lettre à Jean Borromée datée du douzième jour avant les Calendes de juin¹⁸, exprime une pensée similaire : « Je dis que la patrie est pour l'homme l'endroit où l'on peut jouir de la vie en suivant la nature »¹⁹. À rapprocher de la citation du poète Teucer que l'on peut lire chez Cicéron : « patria est ubicumque est bene » (« la patrie est partout où l'on est

¹⁶ « Animum a patriae desiderio pacare intendo », Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXVIII, p. 11.

¹⁷ « Ego me ita serenitate vultus tui vinctum esse confiteor, quod neque patriae, quae Italia est, jam teneam desiderio, neque hinc ferre pedem liberum sit. Per Abulensem Antistem tuo nomine, fui ad regium stipendium, novum vinculum, invitatus », *Ivi*, Livre I, Lettre XIV, p. 6.

¹⁸ Soit le 21 mai 1488.

¹⁹ « Dico ego eam esse homini patriam, ubi natura frui duce quisquam valeat », Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXIII, p. 9.

bien »)²⁰, ce détachement vis-à-vis de la terre natale s'accompagne d'un renversement : de nouveau, Pierre Martyr d'Anghiera joue avec les codes de la littérature d'exil. Enchaîné, incapable de se mouvoir, l'exilé n'a cependant rien d'un prisonnier qui se débat. Son immobilité est volontaire : il accepte de bonne grâce ce « nouveau lien » (« novum vinculum ») l'unissant au sol qu'il a choisi. L'exil se défait peu à peu de ses attributs négatifs ; bien plus, quitter son pays permet « l'accession à une plus haute humanité »²¹ et offre une renaissance intellectuelle.

Loin de se limiter à la vision d'un exil qui se définirait avant tout en « en relation à la patrie perdue »²², l'émigré ne vit donc pas son départ comme un déracinement mais comme une seconde chance. La patrie idéalisée cède la place à la terre d'accueil, ce lieu où il est possible de s'affranchir de sa condition passée et de développer des talents autrefois inhibés :

Les vers qu'en guise de divertissement je forgeais à Rome dans ma jeunesse, sous l'impulsion des cardinaux Ascanio et Arcimboldo, et sous la tienne, alors que tu étais ambassadeur, leur heure de gloire est passée. Les Espagnols pensent que je connais les lettres. Qu'irais-je donc faire à Rome, chétif moineau parmi les éperviers, pygmée au milieu des géants ? Il est parfois bien suffisant que tes voisins aveugles pensent que toi, tu ne l'es pas. Au milieu des chiots, digne de Mélampus, mais au milieu des lions, quel danger pour le chiot²³ !

Dans ces quelques lignes qui évoquent le passé commun des deux humanistes à Rome, Pierre Martyr d'Anghiera se dépeint sous les traits d'un poète, ce que renforce encore la mention du

²⁰ CICÉRON, *Le bonheur : IV^e et V^e Tusculanes*, texte traduit et présenté par C. LABRE, Paris, Arléa, 1996, V, 37, p. 128.

²¹ « L'esilio infatti [...] è possesso, conquista, profitto, acquisizione di una più alta umanità ». SOZZI, *Privazione e promessa*, p. 5.

²² J. BALSAMO, C. LASTRAIOLI (eds.), *Chemins de l'exil, havres de paix. Migration d'hommes et d'idées au XVI^e siècle*, Paris, Champion, 2010, p. 4.

²³ Pierre Martyr d'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXI, p. 9.

moineau. Écho au *passer* de Lesbie, et donc aux élégies de Catulle²⁴, ce moineau est en revanche affublé d'un diminutif (« paserculus ») qui, tout en sous-entendant peut-être une certaine humilité de la part du scripteur, porte surtout la trace de la position délicate occupée par Pierre Martyr d'Anghiera. Non sans dérision, les images du pygmée et du chiot (« catellus ») développent la même idée, mettant l'accent sur les faiblesses d'un lettré dont les talents sont constamment mis en péril par des rivaux. Seule issue pour être enfin « digne de Méléampus »²⁵, l'exil offre la possibilité de fuir une patrie devenue hostile. Les poèmes qui divertissaient les cardinaux sont « désormais dans l'ombre de quelqu'un »²⁶ : les deux humanistes ont perdu la place qui leur était dévolue, ou du moins Rome réserve à d'autres les opportunités dont ils jouissaient jusqu'alors. Après l'évocation de Méléampus, la lettre XXVIII introduit une autre image mythologique pour relater le succès de Théodore Guaineri et Pierre Martyr d'Anghiera : tous deux ont « en effet trouvé des contrées où être des Polyphème parmi les taupes »²⁷. Si ce renvoi au cyclope de l'*Odyssée* donne l'occasion à Pierre Martyr d'Anghiera de renouveler le dicton populaire²⁸ sur un ton plaisant, le nom de « Polyphème » réveille aussi le souvenir d'un autre exilé,

²⁴ Voir par exemple CATULLE, *Poésies*, texte établi et traduit par G. LAFAYE, Paris, Les Belles Lettres, 1964, II et III, pp. 2-4.

²⁵ Ce chien qui dévora son maître Actéon alors que ce dernier avait été changé en cerf par Diane, est cité par OVIDE, *Métamorphoses*, texte établi par G. LAFAYE et traduit par O. SERS, Paris, Les Belles Lettres, 2009, (Classiques en poche), Livre III, v. 206 et 208, p. 118.

²⁶ « Fiunt alicuius umbratiles illi versus mei ». Il s'agit de la traduction littérale, que nous avons rendue par « leur heure de gloire est passée ». Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXI, p. 9.

²⁷ « Regiones invenimus ubi simus inter talpas Polyphemi », *Ivi*, Livre I, Lettre XXVIII, p. 11.

²⁸ On trouve aussi le proverbe « Inter talpas cyclops » dans M. DE VALBUENA, *Diccionario universal latino-español*, Madrid, Imprimerie Nationale, 1822, p. 224.

ayant profondément influencé la littérature occidentale, Ulysse²⁹. Pierre Martyr d'Anghiera se livre encore à un bouleversement des codes, en proposant un périple accompli à rebours, dans lequel le roi d'Ithaque errant en quête de son pays est supplanté par la figure monstrueuse du cyclope – tribut à payer pour dominer les « taupes ».

« Mets de l'esprit » contre « trompeuses caresses de la fortune »

Renonçant à se représenter « le regard rivé sur ce qu'ils ont perdu »³⁰, les expatriés deviennent au contraire « l'objet de tous les regards »³¹. Et de fait, dans le lieu privilégié qu'ils ont rejoint, l'attention qu'on leur porte est entièrement modifiée. En quittant Rome, où ses vers peinaient à « s'élever entre mille poètes de Phébus »³², Pierre Martyr Anghiera fait un modeste constat, qui n'en demeure pas moins la preuve de sa réputation à la cour de Castille : « les Espagnols pensent que je connais les lettres »³³. Bien plus, les exilés sont transformés par leur pays d'adoption : « La France [...] a souvent rendu célèbres de nombreux Italiens »³⁴, remarque Théodore Guaineri, tandis que son correspondant ne cache pas sa joie

²⁹ J. BALSAMO et C. LASTRAIOLI le placent d'ailleurs sur un pied d'égalité avec Ovide : « La tradition lettrée occidentale dans son ensemble sera marquée par ce double modèle, celui d'Ovide et celui d'Ulysse, servant à dire tout voyage ». J. BALSAMO, C. LASTRAIOLI, *Chemins de l'exil, Introduction*, p. 1.

³⁰ K. DESCOINGS, *La Muse, tourment et médecin du poète exilé (Antiquité et Renaissance)*, in « Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVI^e – XVIII^e siècles) », 13 (1 juin 2008). <<http://episteme.revues.org/893>> (Consulté le : 31 mars 2017).

³¹ « In te solum oculi hominum convertantur », Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXI, p. 9.

³² *Ibidem*.

³³ « Scire me litteras Hispani arbitrantur », *Ibidem*.

³⁴ « Ex Gallia, inquis, in magnos saepe viros Itali plures evasere », *Ivi*, Livre I, Lettre III, p. 2.

d'être « devenu artisan » après n'avoir été que « l'assistant de l'artisan »³⁵. Déplorée par Horace³⁶ ou Ovide³⁷, la dépossession de soi est absente de ces lettres. Tourné vers l'avenir, l'exilé se reconnaît pleinement dans sa terre d'accueil, dont il peut faire siens les usages. Pierre Martyr d'Anghiera traduit par exemple un proverbe spécifiquement castillan pour donner un avertissement à son ami : « Prends-garde, lorsque tu t'apprêtes à t'armer du signe de la croix, de ne pas te crever l'œil droit »³⁸. Il accuse par ailleurs Théodore Guaineri de « rechercher une patrie où accomplir de grandes choses »³⁹ : le détachement avec la terre natale est alors entièrement assumé. Le médecin est en effet présenté par Pierre Martyr d'Anghiera comme prêt à renier ses origines dans l'unique dessein de se couvrir de gloire. Le chapelain en revanche n'est jamais oublié de l'Italie, et l'absence de nostalgie à son égard ne l'empêche pas de « déplorer sa patrie », qu'il « voit avec crainte risquer tomber dans l'abîme »⁴⁰. Le « lieu commun du correspondant considéré comme un autre soi-même »⁴¹ n'est donc convoqué que pour

³⁵ « Fabri famulum, quod faber effectus sit, reprehendis ? », *Ivi*, Livre I, Lettre XXI, p. 9.

³⁶ « Non sum qualis eram », HORACE, *Odes*, traduction de F. VILLENEUVE, introduction et notes d'O. RICOUX, Paris, Les Belles Lettres, 1997, (Classiques en poche), IV, I, 3, pp. 264-265.

³⁷ « Non sum ego qui fueram », OVIDE, *Tristes*, texte établi et traduit par J. ANDRÉ, Paris, Les Belles Lettres, 1968, III, 11, 25, p. 89.

³⁸ « Penseme santiguar, y quebreme el ojo ». C. OUDIN, *Refranes o proverbios castellanos, traduzidos en lengua francesa*, Paris, P. Rocolet, 1659, p. 242. J. DE IRIARTE donne une traduction de ce proverbe dans *ID., Refranes castellanos traducidos en verso latino*, Madrid, F.-M. de Mena, 1774, p. 158 : « Dum cruce me signare volo, mihi lumina fregi ». Pierre Martyr d'Anghiera semble affectionner les proverbes espagnols : voir par exemple *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CLXVI, p. 93 et Livre XIV, Lettre CCXVIII, p. 125.

³⁹ Pierre Martyr d'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre III, p. 2.

⁴⁰ *Ivi*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

⁴¹ J.-P. DE GIORGIO, *Absence et présence dans les lettres d'exil de Cicéron*, « Interférences. Ars scribendi », 8 (1 janvier 2015), p. 3. <<https://interferences.revues.org/5468>> (consulté le : 08 mars 2017).

offrir un miroir négatif de sa propre situation. Moyen de confronter celui qui a « [lui]-même quitté [sa] patrie pour habiter en France »⁴², autant que portrait idéal de leur scripteur, les lettres à Théodore Guaineri exploitent la double particularité du genre épistolaire, qui se prête aisément à la mise en scène, tout en étant propice au débat et à la polémique⁴³.

L'apostrophe initiale de la lettre III, « Miraris, Theodore », semble fournir un indice supplémentaire concernant la tonalité de cet échange épistolaire ; ces deux mots pourraient en effet être un emprunt à une épigramme de Martial, dans laquelle le poète raille les prétendus talents poétiques d'un dénommé Théodore : « Pourquoi je m'obstine, à ta grande surprise, à ne pas te faire cadeau de mes petits livres, malgré tes demandes et tes instances tant de fois renouvelées ? Le motif n'est pas léger, Théodorus : c'est pour éviter que tu me fasses cadeau des tiens »⁴⁴. Il est fort possible que les deux humanistes aient eu ces vers à l'esprit ; une telle référence plaçait alors nécessairement le lecteur dans des dispositions particulières, en révélant le caractère acerbe du propos. Si elle n'est pas d'ordre littéraire, la rivalité entre Théodore Guaineri et Pierre Martyr d'Anghiera parcourt en tout cas les quatre lettres qui nous intéressent ici. L'affrontement s'effectue sur un plan personnel, chacun s'employant à prouver sa supériorité sur l'autre – ou plus précisément, l'infériorité de la patrie choisie par son rival. Le médecin de Pavie se montre ainsi dubitatif quant aux chances de réussite de

⁴² « Nonne tu patria derelicta Galliam inhabitas ? », Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre III, p. 2.

⁴³ *L'art de la lettre humaniste*, et particulièrement « Les correspondances, l'amitié et les polémiques », pp. 58-62.

⁴⁴ « Non donem tibi cur meos libellos oranti totiens et exigenti miraris, Theodore ? Magna causa est : dones tu mihi ne tuos libellos ». MARTIAL, *Épigrammes*, Volume 1, texte établi et traduit par H.-J. IZAAC, Paris, Les Belles Lettres, 1930, V, LXXIII, p. 171.

son compatriote, considérant que « chez les Espagnols jamais personne ne s'est démarqué, à moins d'être espagnol »⁴⁵. Pierre Martyr d'Anghiera s'efforce de réfuter les accusations du médecin de Pavie, et afin de démontrer leur manque de pertinence, il en souligne l'hypocrisie. Ce procédé est particulièrement net dans la lettre XXVIII, qui débute en ces termes :

Dès que j'ai appris par tes lettres que tu revenais en France, Théodore, j'ai eu peine à m'empêcher de rire. Il me vient en effet à l'esprit ton accusation : que je me suis, moi, exilé loin de la patrie, comme si toi, tu y posais les fondations de grands palais aux multiples étages, et que tu élevais là-bas de petits enfants, chaînes qui retiennent les hommes⁴⁶ !

Par l'éclat de rire initial, Pierre Martyr d'Anghiera signifie à son interlocuteur son incapacité à le considérer sérieusement. À son tour, il fait une description fictive de la vie de Théodore Guaineri. Maison et enfants rattachent l'homme à sa terre natale, ils sont des « vincula » puissants qui entrent en résonance avec le « novum vinculum » que célébrait Pierre Martyr d'Anghiera dans la lettre XIV. Ses arguments prennent d'autant plus de poids que l'on sait que Théodore Guaineri se maria quelques années plus tard avec une française, Hélène de Guillemont, avec laquelle il eut trois enfants⁴⁷. En plus d'une maison située dans l'enceinte du château de Blois, il posséda le manoir de la Bonaventure à côté de Vendôme ; il est même probable qu'il ait été à l'origine de sa rénovation⁴⁸. Dès lors, le fait de représenter son rival en train d'ériger un « palais »

⁴⁵ « Apud Hispanos vero nullus unquam non Hispanus emersisse reperitur », Pierre Martyr d'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre III, p. 2.

⁴⁶ *Ivi*, Livre I, Lettre XXVIII, p. 11.

⁴⁷ En 1499, il reçut du roi la somme de 1000 livres tournois à l'occasion de son mariage (Pièce 52 du ms BNF 20593).

⁴⁸ Les archives départementales de Loir-et-Cher conservent encore des renseignements sur ces différentes propriétés, notamment sous la cote G2505 pour le manoir de la Bonaventure et sous la cote G2482 pour la maison de Blois.

ne serait pas anodin pour l'auteur de l'*Opus epistolarum* : il pourrait s'agir d'une transposition ironique de la situation réellement vécue par le médecin de Pavie en France. C'est encore par le biais de l'humour que Pierre Martyr d'Anghiera met en lumière sa modestie, qui contraste avec l'orgueil de Théodore Guaineri :

Ne nous faisons pas d'illusions, Théodore : parce que le nom de Martyr s'est, une fois, élevé entre mille poètes de Phébus, qui atteignent les étoiles au plus haut des cieux, il survivrait ? Veux-tu que je te dise ce qu'il en est pour Théodore parmi les médecins ? Oh ! La vérité engendre la haine. Ne m'en veux pas, Théodore, et ne jette pas ton bonnet : il est permis de plaisanter parfois ; mais je suis sérieux, en disant cela⁴⁹.

En citant la seconde partie du vers de Térence, « La complaisance engendre des amis, la vérité engendre la haine », le natif d'Arona se place sous le patronage de Cicéron. Le *De amicitia* comporte en effet une analyse de ce proverbe, à l'issue de laquelle le philosophe conclut à la nécessité d'être francs entre amis. Il invoque ainsi le risque de « laisser un ami dans l'erreur » (« in fraudem »), de la même façon que Pierre Martyr d'Anghiera invitait Théodore Guaineri à ne pas se « faire d'illusions » (« non defraudemus »)⁵⁰. La formule « ne jette pas ton bonnet » (« nec pileum dejicias »)⁵¹, que l'on peut rapprocher de l'expression « y jeter son bonnet », s'avouer vaincu, pourrait signifier la défaite de Théodore Guaineri ; elle permet surtout un mot d'esprit, le *pileus* étant une coiffe distinctive portée dans de nombreuses professions, notamment par les médecins. Pierre Martyr d'Anghiera endosse donc le

⁴⁹ Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXI, p. 9.

⁵⁰ « Obsequium amicos, veritas odium parit », TÉRENCE, *L'Andrienne*, v. 68, cité par CICÉRON, *De l'amitié*, texte établi et traduit par R. COMBÈS, Paris, Les Belles Lettres, 1993, 24, 89, p. 54. Sur la fortune de ce vers de Térence, voir E.-S. N'DIAYE, *Obsequium amicos, ueritas odium parit : histoire d'un proverbe*, dans « Dialogues d'histoire ancienne », vol. 31, 1 (2005), pp. 33-50.

⁵¹ Expression que l'on trouve, par exemple, dans le « Testament expliqué par Ésope », J. DE LA FONTAINE, *Œuvres complètes*, Livre II, Fable XX, Préface de P. CLARAC, Présentation et notes de P. MARMIER, Paris, Seuil, 1965, pp. 88-89.

rôle de l'ami qui raisonne son accusateur ; avec toutefois la volonté implicite de dresser un portrait positif de sa propre personne.

C'est encore dans ce but qu'il met en exergue la jalousie de son rival : « Est-ce par chagrin que tu te lamentes, ou par jalousie ? Je n'arrive pas à le savoir. Je suis, je pense, plus à envier qu'à plaindre »⁵². En dépit de la position qu'il a acquise auprès de la monarchie hispanique, le chapelain se défend d'être ambitieux ; il se dépeint comme uniquement intéressé par l'opportunité qui lui est offerte : développer son art. « Ne cherche pas à savoir ce qui s'engouffre dans ma bourse famélique, mais quelles nouveautés j'apprends » : à l'inverse de son ami avide d'argent, il cultive un idéal de dénuement matériel, qu'il accentue ici par l'antithèse juxtaposant l'adjectif « famelicam » et le verbe « inglutiam ». Enfin, en se représentant en train de rechercher les « mets de l'esprit » (« mentis epulas ») au lieu de poursuivre les « richesses françaises » (« Gallicas divitias »), Pierre Martyr d'Anghiera creuse davantage l'écart entre les deux humanistes :

[T]oi, muni de l'invention la plus utile à tes yeux parmi les arts apolliniens, la médecine ; moi, de ma pauvre cithare. Tu reviendras donc, si cela est possible, chargé d'or, et moi, de paille ; du moins en apparence. Mais pas le moins du monde je n'en crèverai de jalousie : ton argent et la faveur royale qui est la tienne disparaîtront en même temps que le roi. Mes écrits au contraire, bien que dénués de culture, ineptes et grossiers, fourniront un canevas à nos successeurs, sans rien leur dissimuler : ils demeureront, grâce aux remarquables exploits qu'accomplissent mes rois⁵³.

La récompense du « pauvre porteur de cithare » prend la forme d'une promesse de gloire, qui surpasse la profusion matérielle, mais somme toute, éphémère, accordée au médecin. Isabelle

⁵² « Moerore ne hoc sit, an invidia deploratum, non intelligo : potius namque mihi invidendum existimo, quam dolendum », Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre I, Lettre XXI, pp. 8-9.

⁵³ *Ivi*, Livre I, Lettre XXVIII, p. 11.

de Castille et Ferdinand d'Aragon garantissent l'immortalité littéraire de Pierre Martyr d'Anghiera, tout comme ce dernier assure la leur, par la diffusion de ses écrits.

Portraits de souverains en filigrane

À travers les deux exilés italiens, ce sont donc leurs pays d'adoption respectifs qui s'affrontent. La rivalité entre les deux peuples était du reste déjà présente dans la lettre III, lorsque Théodore Guaineri cherchait à rendre manifeste l'arrogance hispanique :

Les princes français vénèrent, à ce que tu dis, celui qui dans leur ombre, autochtone ou étranger, a accompli quelque illustre action, par les lettres ou par les armes. Selon tes dires, c'est l'acte, non la personne, que les Français portent aux nues, tandis que chez les Espagnols jamais personne ne s'est démarqué, à moins d'être espagnol. Les Espagnols, tout comme les Grecs, ont la conviction que rien ne se passe sans eux et pensent qu'ils n'ont besoin de l'aide de personne : ils se vantent d'en savoir bien assez⁵⁴.

Marque de cette étroite association entre l'expatrié et son nouveau roi, les possessifs peuvent exprimer la divergence des deux humanistes, comme dans l'exclamation « Fréquente donc tes Français, moi je suivrai mes Espagnols ! ». Mais ils sont parfois le moyen de faire ressortir davantage les différences entre les deux pays, notamment concernant l'intégration de chacun des deux émigrés au sein de la cour. À ce propos, dans un passage particulièrement significatif, Pierre Martyr d'Anghiera évoque « la guerre qu'il faut mener contre les ennemis de notre loi »⁵⁵. Le choix du pluriel relève d'une stratégie discursive : tout en effaçant momentanément la distance qui le sépare de ses rois, Pierre Martyr d'Anghiera s'inclut résolument dans leurs actions politiques. Ja-

⁵⁴ *Ivi*, Livre I, Lettre III, p. 2.

⁵⁵ *Ibidem*.

mais en revanche il n'utilise ce possessif pluriel pour décrire la relation entre Théodore Guaineri et Charles VIII, préférant la réduire systématiquement à un lien de subordination (« ton chef »⁵⁶). Les intérêts des exilés s'incarnent dans ceux de leurs dirigeants : au roi français qui dispense des faveurs vouées à disparaître avec lui, s'opposent les desseins plus nobles des souverains hispaniques, véritables protecteurs des arts. La description des activités érudites de Pierre Martyr d'Anghiera vise avant tout à promouvoir Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Présentés comme des êtres au-dessus de l'humanité, les « Rois très catholiques » reçoivent les louanges de leur protégé :

Le roi et la reine d'Espagne sont en telle harmonie : je les vénérerai comme s'ils venaient du ciel, eux qui de toute évidence savent les volontés célestes. Leurs pensées, leurs paroles, leurs actions, dépassent l'humain. En leur présence, on ne discute jamais que de la justice, de la concorde entre princes chrétiens, de la guerre qu'il faut mener contre les ennemis de notre loi. Ils consacrent tous leurs efforts à écarter les obstacles à la religion, à supprimer les vices et à exalter les vertus. Nous avons bon espoir que s'accroisse au fil des jours la nourriture que leurs mains prodigueront à notre noble talent. Moi donc, qui recherche les mets de l'esprit davantage que les trompeuses caresses de la fortune, je contemplerai leurs ornements⁵⁷.

Figés dans un adjectif latin très fort, *unanimes*, les souverains ne font qu'un : grâce à eux, Pierre Martyr d'Anghiera est en mesure de retrouver l'harmonie faisant cruellement défaut à l'Italie déchirée. Rapidement évoquée, la guerre ne semble que le dernier recours face à la potentielle menace de destruction de cet équilibre. La cour hispanique, qui offre le spectacle idéal d'un exercice du pouvoir épris de justice et au service du bien commun, engendre des sujets à son image. Prompt à recevoir cette « nourriture » qui développe son intelligence, le chapelain revendique cette filiation.

⁵⁶ *Ivi*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

⁵⁷ *Ibidem*.

À la lecture de la lettre CXLI, qui se concentre sur Charles VIII, le contraste n'en est que plus saisissant.

Dans cette longue lettre, qui est également la dernière des quatre adressées à Théodore Guaineri, le ton se fait moins léger, et l'expédition française en Italie est fermement condamnée. Pierre Martyr d'Anghiera retrace brièvement les événements qui ont conduit Charles VIII aux frontières italiennes. L'élément déclencheur, la mort de Ferdinand I^{er}, met en péril le royaume de Naples, voué à se transformer en « butin » (« praedam »), que se disputeront les différentes nations. Au sein de son discours, Pierre Martyr d'Anghiera file une métaphore bien connue des textes bibliques, celle des sauterelles ; mais il puise surtout dans les particularités de son nouveau pays. Il situe l'action sur le territoire hispanique, précisément dans les « provinces d'Orétanie et de Carpétanie » qui composent le royaume de Tolède. Cette invasion correspond en outre à une réalité historique, puisqu'un tel épisode, certes qualifié de « prodige », est rapporté par Grégoire de Tours pour l'année 584 :

Et cette année-là les sauterelles, sortant de la province de Carpétanie, qu'elles avaient dévastée durant cinq ans, se transportèrent le long de la voie publique, à une autre province proche de la province précédente. Elles occupaient en longueur un espace de 150 milles et de 100 milles en largeur⁵⁸.

S'il a certainement en mémoire cet événement marquant de l'histoire de Castille, Pierre Martyr d'Anghiera propose une version amplifiée du récit fait par Grégoire de Tours, et concentre sa réflexion sur les ravages causés par les insectes. Comparés à des

⁵⁸ G. DE TOURS, *Histoire ecclésiastique des Francs, en dix livres*, traduit par J. GUADET, Paris, Crapelet, 1836, Tome I, VI, 44, p. 507. Voir également *Ivi*, VI, 33, p. 469: « La neuvième année [584] du roi Childebert, [...] les députés de Chilpéric, revenus des Espagnes, annoncèrent que la province de Carpétanie avait été cruellement ravagée par les sauterelles, au point qu'il ne restait pas un arbre, pas une vigne, pas une forêt, pas une espèce de fruit ou de verdure, qu'elles n'eussent détruit ».

nuisibles, les Français sont une véritable « calamité », semant la désolation sur leur passage :

Il arrive que des légions de sauterelles virevoltantes, pareilles à d'habiles perruquiers, récoltent et rasant entièrement les moissons, si bien qu'à cause de cette calamité, les propriétaires des champs n'ont plus qu'à se lamenter. Ils n'en retirent qu'un soulagement, certes infime et léger : la majeure partie des sauterelles perdent la vie à l'endroit où elles ont rongé les moissons et les rescapées ne survivent pas une année de plus au désastre qu'elles ont causé. Saisis bien l'image, toi qui accompagnes les sauterelles sur les moissons des voisins [...]⁵⁹.

Parfaitement intelligible, la métaphore renferme en outre un funeste avertissement : la victoire des sauterelles ne sera que provisoire, et les pertes françaises, inévitables. Les jeux d'alliances entraînés par le décès de Ferdinand I^{er} appuient cette idée : Pierre Martyr d'Anghiera énumère les pactes conclus, qui s'articulent autour de la figure centrale de Ludovic Sforza. Avoir sollicité l'aide des troupes de Charles VIII n'empêchera pas le duc de Milan de faire partie de la ligue de Venise⁶⁰ ; revirement que Pierre Martyr d'Anghiera semble pressentir lorsqu'il évoque l'attente silencieuse des Vénitiens⁶¹ – à supposer, bien entendu, que le chapelain ait composé ses lettres simultanément aux événements, et non *a posteriori*⁶². Le natif d'Arona use d'une image poétique, la seule de la lettre CXLI, pour décrire les différents pouvoirs en lutte : « Beaucoup s'éveilleront qui semblent dormir à présent : l'incendie du voisin Ucalégon leur fera craindre la projection d'une brûlante

⁵⁹ Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 77.

⁶⁰ Coalition anti-française qui réunit le duché de Milan, les Etats Pontificaux, Le Saint-Empire Germanique, la République de Venise et la Couronne d'Aragon, la ligue de Venise est conclue le 31 mars 1495.

⁶¹ « Veneti rerum eventum taciti exspectent », Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 77.

⁶² Sur la question du remaniement de l'*Opus epistolarum*, voir H. MARIÉJOL, *Pierre Martyr d'Anghera, sa vie et ses œuvres*, pp. 166 ss.

étincelle sur leurs demeures »⁶³. Mentionner l’embrasement du palais d’Ucalégon⁶⁴, qu’Énée narre à Didon au chant II de l’*Énéide*, permet à Pierre Martyr d’Anghiera de superposer le désastre de la guerre de Troie au conflit naissant en Italie. L’emploi du futur indique une catastrophe inéluctable, à l’image d’un Théodore Guaineri incapable d’« empêcher ces événements de se produire »⁶⁵. En sa qualité de médecin royal⁶⁶, ce dernier accompagne Charles VIII en Italie, se trouvant ainsi « dans le camp ennemi à [sa] patrie »⁶⁷, ce qui ne manque pas de susciter la moquerie de son compatriote⁶⁸. L’accent est mis sur la coupable participation du médecin de Pavie, qui par un renversement tragique vérifie ici le caractère aléatoire des « trompeuses caresses de la Fortune », sur lesquelles Pierre Martyr d’Anghiera avait toutefois attiré son attention. Le choix d’une autre patrie atteint un paroxysme déchirant, puisqu’il conduit à un engagement contre la terre natale. Sous la plume de Pierre Martyr d’Anghiera, le médecin devient le jouet de la fortune, dépourvu de volonté et condamné à suivre le roi français où qu’il

⁶³ « Expergiscentur namque multi qui nunc dormire videntur, ex proximi Ucalagonis incendio, ne suos domos ardens scintilla prosiliat uerebuntur », Pierre Martyr D’ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

⁶⁴ Ce vieillard troyen, voisin d’Énée, et dont le palais est l’un des premiers à être réduits en cendres lors de la chute de Troie, est cité par VIRGILE, dans l’*Énéide*, Introduction, traduction nouvelle et notes de P. VEYNE, Paris, Les Belles Lettres, 2013, (Classiques en poche), II, 311, p. 92 ; il apparaît également dans les *Satires* de JUVÉNAL, texte établi par P. de LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, traduit par O. SÈRS, Paris, Les Belles Lettres, 2002, (Classiques en poche), II, 199, pp. 44-45.

⁶⁵ « Nec posse te obsistere, quin ista eveniant, dices », Pierre Martyr D’ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

⁶⁶ La pièce 49 du ms. français 20593, conservé à la BNF, nous apprend ainsi que Théodore Guaineri reçut la somme de 125 livres tournois pour le récompenser d’avoir accompagné Charles VIII pendant son voyage à Naples, « durant lequel il a esté toujours a lentour de la personne dicelluy sire ».

⁶⁷ « Te in castris esse contra patriam », Pierre Martyr D’ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

⁶⁸ « Mais en vérité Théodore, lorsque j’ai compris que tu étais dans le camp ennemi à ta patrie, je t’ai admiré au plus haut point », *Ibidem*.

aille : « Tu poursuis ta route partout où ton maître te conduit » (« pergis, quo te cunque herus ducit tuus »⁶⁹). Il est intéressant de constater que pour désigner Charles VIII, Pierre Martyr d'Anghiera préfère, à deux reprises, le terme de « herus » au titre de « rex ». À l'extrême opposé des souverains hispaniques qui font fructifier le talent et l'intelligence de leurs sujets, le fils de Louis XI n'est mû que par le but qu'il s'est fixé, la prise du royaume napolitain :

[U]n nouveau royaume l'appelle [Charles VIII], qu'il détient, comme on le lui a conseillé, par droit de la maison d'Anjou. Ce qui, semble-t-il, appartient à ses ancêtres est tombé entre ses mains : que fera-t-il ? Laissera-t-il passer l'occasion ? Qu'il n'en fasse rien, j'approuve moi aussi son plan et je loue le courage de ce roi hardi ; bien qu'en étant un tel chef, il assouvira surtout, je pense, son propre souhait⁷⁰.

Pierre Martyr d'Anghiera conteste le bien-fondé des revendications françaises sur le royaume de Naples : Charles VIII espérait en effet faire valoir ses droits en s'appuyant sur le legs du duc d'Anjou, Charles V. En 1481, ce dernier avait cédé par testament toutes ses possessions à Louis XI, père de Charles VIII, et parmi elles, le titre de roi de Naples, porté par les ducs angevins de 1382 à 1442. S'il rappelle cette domination de la maison d'Anjou sur Naples (« ex iure Angouiae domus »), en présentant clairement Alphonse II comme « le successeur de Ferdinand » (« Alphonsum Ferdinandi successorem »), l'auteur de l'*Opus epistolarum* rend l'action menée par Charles VIII illégitime. Cette idée est encore renforcée lorsque sont évoqués les liens qui unissent Ferdinand II le Catholique à Alphonse : « Je ne peux rien t'écrire d'autre, à part quelques rumeurs de soutiens qu'on est sur le point de fournir contre ton maître à Alphonse, parce qu'il est parent de mon roi »⁷¹.

⁶⁹ *Ibidem*.

⁷⁰ *Ibidem*.

⁷¹ *Ibidem*. Ferdinand I^{er}, père d'Alphonse I^{er}, était en effet le cousin de Ferdinand II le Catholique.

L'opposition finale balaie toute équivoque : le roi français ne peut prétendre au trône napolitain et doit s'effacer devant la couronne d'Aragon. Pierre Martyr d'Anghiera ne concède enfin aucune stature guerrière à Charles VIII : bien loin d'avoir acquis Naples au terme d'un combat acharné, il est caractérisé par sa passivité, « appelé par un nouveau royaume » (« vocatur ad novum regnum ») qui « lui est tombé entre les mains » (« in manibus illi [...] conjicitur »). Du reste, son cheminement en Italie ne ressemble en rien à une conquête ; les dernières lignes de la lettre CXLI insistent sur la facilité avec laquelle le roi traverse successivement les Alpes et Pavie en direction de l'Etrurie⁷². Si la reddition pacifique des villes italiennes est avérée, l'ironie dont fait preuve Pierre Martyr d'Anghiera, lorsqu'il « loue le courage de ce roi hardi » (« animosi regis fortitudinem ») qui a su « assouvir son propre souhait », teinte l'expédition de Charles VIII d'une certaine forme de lâcheté, reproche déjà adressé à Théodore Guaineri⁷³.

Conclusion

En suivant le comte de Tendilla en terre hispanique, Pierre Martyr d'Anghiera obtint, de toute évidence, la reconnaissance à laquelle il aspirait dans sa propre patrie. Par des stratagèmes littéraires érudits, les thématiques traditionnelles de l'exil sont détournées et un nouvel espoir se fait jour. Au cœur de ces lettres se lit la célébration de la monarchie hispanique, grâce à laquelle le natif d'Arona put retrouver l'impulsion à l'élan créatif autrefois étouffé à Rome. Pierre Martyr d'Anghiera se peint dans une posture d'hu-

⁷² « Alpes namque iam praeteregressum, e Ticinio Hetruriam versus movisse », Pierre Martyr d'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

⁷³ « [Toi qui] t'es infligé le même coup de hache – si la recherche d'une patrie où accomplir des exploits autorise les termes de “blessure” et de “hache” ». *Ivi*, Livre I, Lettre III, p. 2.

milité, sentiment dont semble être dépourvu son destinataire. Exacerbée dans le contexte des guerres d'Italie, l'opposition entre les deux humanistes culmine dans la lettre CXLI, véritable attaque contre les prétentions de Charles VIII sur Naples, autant que mise en garde vis-à-vis des espoirs de Théodore Guaineri. Dans une certaine mesure, la débâcle française atteint aussi le médecin de Pavie : s'il sortit manifestement indemne de la bataille de Fornoue, il y subit néanmoins la perte d'une partie de ses livres de médecine, pillés, avec d'autres bagages de l'arrière-garde, par les hommes du marquis de Mantoue⁷⁴. L'échec de l'expédition de Charles VIII fait ressortir de manière plus nette la visée de ces lettres, traversées par la figure emblématique des souverains hispaniques, incarnation du gouvernement idéal. De ces lignes émane enfin un refus de la déploration, qui ne surgit que dans la dernière lettre à Théodore Guaineri, face au spectacle de la patrie meurtrie par les conflits. Alors seulement, Pierre Martyr d'Anghiera s'accorde le droit de verser des larmes, et enjoint son compatriote à faire de même. Les deux exilés contemplant ainsi leurs racines communes, dont la destruction semble, paradoxalement, la dernière chose pouvant les réunir :

Mais toutes les forces de la nature ne suffiront pas pour m'empêcher de déplorer ma patrie, que je vois avec crainte risquer tomber dans l'abîme. Lamente-toi avec moi, Théodore, et pleure au moins quelque temps sa perte future, puisque nous ne disposons pas, pour le moment, d'un autre bouclier pour la protéger⁷⁵.

⁷⁴ Lettre de Charles VIII datée du 7 décembre 1495. *Lettres de Charles VIII, roi de France, publiées d'après les originaux pour la société de l'histoire de France*, par P. PÉLICIER, IV, Paris, Renouard, 1903, p. 321.

⁷⁵ Pierre Martyr D'ANGHIERA, *Opus epistolarum*, Livre VII, Lettre CXLI, p. 78.

Annexes

Lettre III : Pierre Martyr d'Anghiera à Théodore de Pavie, médecin et conseiller du roi de France, ami à Rome.

Tu t'étonnes, Théodore, « pas à la légère » (ce sont tes mots), que j'aie abandonné ainsi mécènes, amis, frères, proches, enfin la patrie même, pour trouver refuge en des rivages aux confins du monde, auprès des juments qui conçoivent grâce au vent. Ici, comme un exilé, inconnu, méprisé peut-être, je passerais ma vie privé de l'exercice des lettres, loin de tout commerce avec les savants. Cela, un autre que toi, Théodore, aurait pu l'énoncer, plutôt que tu m'accuses toi, tout armé d'audace ; toi qui, comme on dit, endure la même maladie, et t'es infligé le même coup de hache – si la recherche d'une patrie où accomplir des exploits autorise les termes de « blessure » et de « hache ». N'as-tu pas toi-même quitté ta patrie pour habiter en France ? La France, dis-tu, a souvent rendu célèbres de nombreux Italiens. Les princes français vénèrent, à ce que tu dis, celui qui dans leur ombre, autochtone ou étranger, a accompli quelque illustre action, par les lettres ou par les armes. Selon tes dires, « c'est l'acte, non la personne, que les Français portent aux nues, tandis que chez les Espagnols jamais personne ne s'est démarqué, à moins d'être espagnol. Les Espagnols, tout comme les Grecs, ont la conviction que rien ne se passe sans eux et pensent qu'ils n'ont besoin de l'aide de personne : ils se vantent d'en savoir bien assez ». As-tu dit tout ce que tu avais sur le cœur, Théodore ? Fréquente donc tes Français, moi je suivrai mes Espagnols. Ne cherche pas à savoir ce qui s'engouffre dans ma bourse familiale, mais quelles nouveautés j'apprends. Le roi et la reine d'Espagne sont en telle harmonie : je les vénérerai comme s'ils venaient du ciel, eux qui de toute évidence savent les volontés célestes. Leurs pensées, leurs paroles, leurs actions, dépassent l'humain. En leur présence, on ne discute jamais que de la justice, de la concorde entre princes chrétiens, de la guerre qu'il faut mener

contre les ennemis de notre loi. Ils consacrent tous leurs efforts à écarter les obstacles à la religion, à supprimer les vices et à exalter les vertus. Nous avons bon espoir que s'accroisse au fil des jours la nourriture que leurs mains prodigueront à notre noble talent. Moi donc, qui recherche les mets de l'esprit davantage que les trompeuses caresses de la fortune, je contemplerai leurs ornements. Quant à toi, poursuis tant que tu veux, avec ton Galien et ton Hippocrate, les richesses françaises.

Adieu ! Quatrième jour avant les calendes de mars (27 février), 1488.

Lettre XXI : Pierre Martyr d'Anghiera à Théodore de Pavie, médecin et conseiller du roi de France, ambassadeur à Rome.

Prends-garde, lorsque tu t'apprêtes à t'armer du signe de la croix, de ne pas te crever l'œil droit. De nouveau tu accuses, et reviens à la charge : « Où t'es-tu réfugié, Martyr ? Où mènes-tu ta vie, loin de tout commerce avec les savants ? ». Est-ce par chagrin que tu te lamentes, ou par jalousie ? Je n'arrive pas à le savoir. Je suis, je pense, plus à envier qu'à plaindre, et tu me nommes malheureux dans mon bonheur ? Tu critiques l'assistant de l'artisan, parce qu'il est devenu artisan ? Y a-t-il félicité plus grande que de vivre sa vie où, par l'entremise des bons arts, on est l'objet de tous les regards ? Baisse les yeux, Théodore, et souris en ton for intérieur. Les vers qu'en guise de divertissement je forgeais à Rome dans ma jeunesse, sous l'impulsion des cardinaux Ascanio et Arcimboldo, et sous la tienne, alors que tu étais ambassadeur, leur heure de gloire est passée. Les Espagnols pensent que je connais les lettres. Qu'irais-je donc faire à Rome, chétif moineau parmi les éperviers, pygmée au milieu des géants ? Il est parfois bien suffisant que tes voisins aveugles pensent que toi, tu ne l'es pas. Au milieu des chiots, digne de Mélémpus, mais au milieu des lions, quel danger pour le chiot ! Ne nous faisons pas d'illusions, Théodore : parce

que le nom de Martyr s'est, une fois, élevé entre mille poètes de Phébus, qui atteignent les étoiles au plus haut des cieux, il survivrait ? Veux-tu que je te dise ce qu'il en est pour Théodore parmi les médecins ? Oh ! La vérité engendre la haine. Ne m'en veux pas, Théodore, et ne jette pas ton bonnet : il est permis de plaisanter parfois ; mais je suis sérieux, en disant cela.

Adieu ! Cour d'Espagne, quatorzième jour avant les Calendes de juin (19 mai), 1488.

Lettre XXVIII : Pierre Martyr d'Anghiera, Milanais, à Théodore de Pavie, médecin et conseiller du roi de France.

Dès que j'ai appris par tes lettres que tu revenais en France, Théodore, j'ai eu peine à m'empêcher de rire. Il me vient en effet à l'esprit ton accusation : que je me suis, moi, exilé loin de la patrie, comme si toi, tu y posais les fondations de grands palais aux multiples étages, et que tu élevais là-bas de petits enfants, chaînes qui retiennent les hommes ! Quoi qu'il en soit, je suis content que tu sois sain et sauf. À ton exemple, donc, bien que tu m'accuses, je m'efforce de chasser de mon esprit la nostalgie de la patrie. Nous espérons tous deux atteindre les buts que nous poursuivons : l'un nous est commun, l'autre personnel. Nous avons en effet trouvé des contrées où être des Polyphème parmi les taupes et cela nous convient à tous les deux, mais notre destin se sépare : toi, muni de l'invention la plus utile à tes yeux parmi les arts apolliniens, la médecine ; moi, de ma pauvre cithare. Tu reviendras donc, si cela est possible, chargé d'or, et moi, de paille ; du moins en apparence. Mais pas le moins du monde je n'en crèverai de jalousie : ton argent et la faveur royale qui est la tienne disparaîtront en même temps que le roi. Mes écrits au contraire, bien que dénués de culture, ineptes et grossiers, fourniront un canevas à nos successeurs, sans rien leur dissimuler : ils demeureront, grâce aux remarquables exploits qu'accomplissent mes rois.

Adieu, donc, et fais preuve d'affection à mon égard, comme à ton habitude, si tu en veux en retour.

De la cour, quatrième jour avant les Calendes de juin (27 mai), 1488.

Lettre CLXI : Pierre Martyr d'Anghiera, Milanais, à Théodore de Pavie, médecin et conseiller du roi de France.

Je voudrais que tu saches qu'en Espagne, ce royaume qu'on appelle « tolédan » comporte deux provinces : l'Orétanie, et naturellement, la Carpétanie. Il arrive que des légions de sauterelles virevoltantes, pareilles à d'habiles perruquiers, récoltent et rasant entièrement les moissons, si bien qu'à cause de cette calamité, les propriétaires des champs n'ont plus qu'à se lamenter. Ils n'en retirent qu'un soulagement, certes infime et léger : la majeure partie des sauterelles perdent la vie à l'endroit où elles ont rongé les moissons et les rescapées ne survivent pas une année de plus au désastre qu'elles ont causé. Saisis bien l'image, toi qui accompagnes les sauterelles sur les moissons des voisins : suite à la mort de Ferdinand roi de Naples (en raison d'un chagrin de l'âme, nous a-t-on rapporté), les Français, appelés par Ludovic Sforza contre Alphonse successeur de Ferdinand, envahissent l'Italie ; ils doivent penser qu'avec un tel soutien, Alphonse mourra, et qu'en même temps le royaume de Naples deviendra un butin, étant donné surtout que les Vénitiens attendent en silence l'issue du traité qu'ils ont établi et conclu avec Ludovic Sforza ; le pape est du même avis, car Alphonse ne pourra pas, inconnu de ses peuples, être en charge des deux pouvoirs. Mais enfin Ludovic n'échappera pas non plus à la dévoration des sauterelles, et elles n'auront pas l'occasion de survivre longtemps après s'être nourries des moissons. Beaucoup s'éveilleront qui semblent dormir à présent : l'incendie du voisin Ucalégon leur fera craindre la projection d'une brûlante étincelle sur leurs demeures. Mais en vérité Théodore, lorsque j'ai compris

que tu étais dans le camp ennemi à ta patrie, je t'ai admiré au plus haut point. Tu poursuis ta route partout où ton maître te conduit, diras-tu ; et tu avanceras que tu ne peux empêcher ces événements de se produire : un nouveau royaume l'appelle, qu'il détient, comme on le lui a conseillé, par droit de la maison d'Anjou. Ce qui, semble-t-il, appartient à ses ancêtres est tombé entre ses mains : que fera-t-il ? laissera-t-il passer l'occasion ? Qu'il n'en fasse rien, j'approuve moi aussi son plan et je loue le courage de ce roi hardi ; bien qu'en étant un tel chef, il assouvira surtout, je pense, son propre souhait. Mais toutes les forces de la nature ne suffiront pas pour m'empêcher de déplorer ma patrie, que je vois avec crainte risquer tomber dans l'abîme. Lamente-toi avec moi, Théodore, et pleure au moins quelque temps sa perte future, puisque nous ne disposons pas, pour le moment, d'un autre bouclier pour la protéger. Je ne peux rien t'écrire d'autre, à part quelques rumeurs de soutiens qu'on est sur le point de fournir contre ton maître à Alphonse, parce qu'il est parent de mon roi : ils essaient de toutes leurs forces d'empêcher qu'Alphonse soit anéanti ; sera-ce utile, ou pas ? C'est ce que verra l'Altitonant. Pour ma part, je pense que cela sera peu utile, voire pas du tout, car ils se sont mis en mouvement trop tard. Désormais, ils pensent en effet que Charles a déjà presque réussi : nos messagers nous ont rapporté qu'il avait dépassé les Alpes, et que de Pavie, il progressait en direction de l'Etrurie.

Adieu,

Valladolid, le troisième jour avant les Calendes de Février (30 janvier), 1494.

Sources

Archives Départementales de Loir-et-Cher, G2482

Archives Départementales de Loir-et-Cher, G2505

Bibliothèque Nationale de France, manuscrit français 20593 (pièce 49 et pièce 52)

CATULLE, *Poésies*, texte établi et traduit par G. LAFAYE, Paris, Les Belles Lettres, 1964

CICERON, *De l'amitié*, texte établi et traduit par R. COMBES, Paris, Les Belles Lettres, 1993

CICERON, *Le bonheur : IV^e et V^e Tusculanes*, texte traduit et présenté par C. LABRE, Paris, Arléa, 1996

D'ANGHIERA P.M., *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis*, Amsterdam, Elsevier, 1670

DE IRIARTE J., *Refranes castellanos traducidos en verso latino*, Madrid, F.-M. de Mena, 1774

DE LA FONTAINE J., *Œuvres complètes*, Préface de P. Clarac, Présentation et notes de P. Marmier, Paris, Seuil, 1965

De orbe novo : les huit décades de Pierre Martyr d'Anghiera, traduit du latin par P. GAFFAREL, Paris, E. Leroux, 1907

De orbo novo decades. Les décades du nouveau monde de Pierre Martyr d'Anghiera, texte établi et traduit par B. GAUVIN, Paris, Les Belles Lettres, 2003

DE VALBUENA M., *Diccionario universal latino-español*, Madrid, Imprimerie Nationale, 1822

GREGOIRE DE TOURS, *Histoire ecclésiastique des Francs*, en dix livres, traduit par J. GUADET, Paris, Crapelet, 1836

HORACE, *Odes*, traduction de F. Villeneuve, introduction et notes d'O. Ricoux, Paris, Les Belles Lettres, 1997, (Classiques en poche)

JUVENAL, *Satires*, texte établi par P. DE LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, traduit par O. SERS, Paris, Les Belles Lettres, 2002, (Classiques en poche)

Lettres de Charles VIII, roi de France, publiées d'après les originaux pour la société de l'histoire de France, par P. PELICIER, IV, Paris, Renouard, 1903

MARTIAL, *Épigrammes*, Volume 1, texte établi et traduit par H.-J. IZAAC, Paris, Les Belles Lettres, 1930

LOUDIN A., *Curiosités françaises, pour servir de complément aux dictionnaires*, Rouen, Antoine de Sommerville, 1656

LOUDIN C., *Refranes o proverbios castellanos, traduzidos en lengua francesa*, Paris, P. Rocolet, 1659

OVIDE, *Métamorphoses*, texte établi par G. LAFAYE et traduit par O. SERS, Paris, Les Belles Lettres, 2009, (Classiques en poche)

OVIDE, *Pontiques*, texte établi et traduit par J. ANDRE, Paris, Les Belles Lettres, 1977

OVIDE, *Tristes*, texte établi et traduit par J. ANDRE, Paris, Les Belles Lettres, 1968

VARRON, *Économie rurale*, texte établi et traduit par J. HEURGON, Paris, Les Belles Lettres, 1978

VIRGILE, *Énéide*, Introduction, traduction nouvelle et notes de P. VEYNE, Paris, Les Belles Lettres, 2013, (Classiques en poche)

VIRGILE, *Géorgiques*, texte bilingue présenté par C.-M. CLUNY, Paris, Éd. de la Différence, 2007

Bibliographie

ALMAGIA R., *Anghiera, Pietro Martire d'*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, III, 1961, disponible en ligne à l'adresse suivante : [http://www.treccani.it/enciclopedia/pietro-martire-d-anghiera_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/pietro-martire-d-anghiera_(Dizionario-Biografico)/)

BALSAMO J., LASTRAIOLI C. (eds.), *Chemins de l'exil, havres de paix : migrations d'hommes et d'idées au XVI^e siècle. Actes du colloque de Tours, 8-9 novembre 2007*, Paris, Champion, 2010

BONINO G.G., *Biografia medica piemontese*, I, Turin, Tipografia Bianco, 1824

CEARD J., MARGOLIN J.-C. (eds.), *Voyager à la Renaissance : actes du colloque de Tours, 30 juin-13 juillet 1983*, Paris, Editions Maisonneuve et Larose, 1987

COLLARD F., *La renaissance des lettres. La correspondance d'un humaniste français de la fin du xv^e siècle, Robert Gaguin (1433-1501)*, « Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance », Genève, Droz, 2012, pp. 19-33

DE GIORGIO J.-P., *Absence et présence dans les lettres d'exil de Cicéron*, « Interférences. Ars scribendi », 8 (1 janvier 2015), <<https://interferences.revues.org/5468>>

DESCOINGS K., *La Muse, tourment et médecin du poète exilé (Antiquité et Renaissance)*, dans « Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVI^e – XVIII^e siècles) », 13 (1 juin 2008)

FONTES BARATTO A., GAGLIANO M., *Exil(s) et exilés*, « Arzanà. Cahiers de littérature médiévale italienne », 16-17 (1 avril 2013), pp. 11-33

GAUVIN B., *Pierre Martyr d'Anghiera, un esprit libre*, in *L'Italie et la France dans l'Europe latine du XIV^e au XVII^e siècle*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2007, pp. 175-192

GONZALEZ SANCHEZ C.A., *Homo viator, homo scribens : cultura gráfica, información y gobierno en la expansión atlántica, siglos XV-XVII*. Madrid, Pons, 2007

LOPEZ DE TORO J., *Espistolario. Documentos inéditos para la historia de España*, I, Madrid, Góngora, 1953

MARIEJOL J.-H., *Un lettré italien à la cour d'Espagne (1488-1526) : Pierre Martyr d'Anghera, sa vie et ses œuvres*, Paris, Hachette, 1887

MARTIN BAÑOS P., *El arte epistolar en el Renacimiento europeo, 1400-1600*, Bilbao, Université de Deusto, 2005

N'DIAYE É.S., *Obsequium amicos, ueritas odium parit : histoire d'un proverbe*, dans « Dialogues d'histoire ancienne », vol. 31, 1 (2005), pp. 33-50

NADJO L., GAVOILLE É. (eds.), *L'épistolaire antique et ses prolongements européens. Epistulae antiquae. Actes du 1er Colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements », Université François Rabelais, Tours, 18-19 septembre 1998*, Louvain, Peeters, 2002.

NICOUD M., *Le prince et les médecins. Pensée et pratiques médicales à Milan (1402-1476)*, Rome, École Française de Rome, 2014

SORANZO G., *Pietro Martire d'Anghiera, « Laudator » di Re Ferdinando d'Aragona e di Isabella di Castiglia nel suo epistolario*, dans *V congresso de historia de la Corona de Aragón*, Saragosse, Institución Fernando el Católico, 1955, pp. 73-96

TUCKER G.H., *Homo Viator. Itineraries of Exile, Displacement and Writing in Renaissance Europe*, Genève, Droz, 2003

ULYSSE G. (ed.), *L'exil et l'exclusion dans la culture italienne : actes du colloque franco-italien, Aix-en-Provence, 19-20-21 octobre 1989*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1991

WICKERSHEIMER E., *Dictionnaire Biographique des médecins en France*, Paris, Champion, 1979

WILD F., *L'art de la lettre humaniste*, Paris, Champion, 2004